

Les paradoxes du confinement dans «Journal du confinement» de Leila Slimani**Pr. Samira SOUILAH**

Université Badji Mokhtar, Faculté des Lettres et des Langues, samira_univ23@yahoo.com

Soumis le: 30/07/2022

révisé le: 26/09/2022

accepté le:13/10/2022

Résumé

La pandémie résultat de la Covid 19 a bouleversé la vie de l'homme, l'a poussé à se voir autrement, à remettre en question son mode de vie. Leila Slimani a voulu témoigner de la vie d'une écrivaine soumise au cloisonnement, dans son journal, elle a tenté de décrire son évolution lors de cette période. Cet article présente une lecture du journal d'une écrivaine dont la vision de la pandémie est différente.

Mots-clés : *Pandémie, écrivaine, confinement, vision, journal intime.*

مفارقات الحبس في "جريدة الحبس" ليلي سليمان

ملخص

لقد غير الوباء الناتج عن كوفيد-19 حياة الإنسان ، ودفعه إلى رؤية نفسه بشكل مختلف، والتشكيك في أسلوب حياته. أرادت ليلي سليمان أن تشهد على حياة كاتبة تعرضت للتجزئة، حاولت في مذكراتها أن تصف تطورها خلال هذه الفترة. الغرض من هذا المقال هو قراءة مذكرات كاتبة يجب أن تكون رؤيتها للوباء مختلفة.

الكلمات المفتاحية: جائحة، كاتبة ، حبس، رؤية، يوميات.

The paradoxes of confinement in "Journal of confinement" by Leila Slimani**Abstract**

The pandemic as a result of Covid-19 has changed people's lives, led them to see themselves differently, to question their way of life. Leila Slimani wanted to bear witness to the life of a writer subjected to compartmentalization, in her diary she tried to describe her evolution during this period. The purpose of this article is to read the diary of a writer whose vision of the pandemic must be different.

Keywords: *Pandemic, writer, confinement, vision, diary.*

Auteur correspondant: Pr. Samira SOUILAH, samira_univ23@yahoo.com

Introduction:

La pandémie et le confinement rapport de cause à effet étaient et sont toujours présents dans la littérature où la maladie est choisie comme thème, prise comme cadre de l'histoire, facteur dénonçant une autre réalité: Dans *Œdipe roi* de Sophocle, Thèbes est la proie de la peste. C'est également la peste à Florence (1348) que Boccace décrit dans le *Décameron*, *La Peste écarlate* (1912) de Jack London. *La Peste* d'Albert Camus (1947) et tant d'autres écrits. L'écrivain prend ce rôle de témoigner, de rapporter, d'éclairer et de créer un imaginaire collectif, à partir d'un sujet- motif d'écriture, Leila Slimani a aussi pris ce rôle, de rapporter une période dont les faits ont marqué l'humanité.

Cette écrivaine d'origine maghrébine a trouvé sa place dans le monde de l'écriture, recevant le prix Goncourt (2016). Voulant marquer la pandémie de notre siècle, elle a choisi d'écrire son ou «Le journal du confinement»⁽¹⁾ où elle trace cette réalité suite au pic de la Covid 19. Elle a opté pour sa maison de campagne pour vivre avec sa famille ce moment marquant.

Ses écrits sur son confinement ont été publiés dans le journal *Le Monde*, sous forme de chroniques qui ont débuté le 18 mars 2020, soit le lendemain du début officiel du confinement en France. Nous avons analysé les 6 premiers jours du confinement. Ses billets étaient publiés tous les 2 ou 3 jours. Pour rendre authentique son écrit, le pronom «Je» qui est une caractéristique dominante du journal intime est une voix personnelle qui se déploie dès les premiers mots, elle prend la parole pour se «dire», raconter son isolement.

L'objectif de cet article est de montrer l'impact du confinement sur l'écrivaine, sur son écriture entre effets positifs et négatifs, en faisant appel à une lecture interprétative et des éclairages psychanalytiques, en se référant à U. Eco, pour qui le texte est immuable, c'est la capacité imaginaire et langagière du lecteur qui permet cette interprétation basée sur un contenu d'indices: geste, mot, image dans une situation idéale de référence effective⁽²⁾. En outre, interpréter c'est faire surgir un discours du non-dit: avec un seul terme, on peut expliquer plusieurs propriétés. Cette caractéristique est dominante dans le journal de L. Slimani que nous tenterons de dévoiler au détour d'une phrase, d'un mot qui la dévoile. Pour l'éclairage psychanalytique, nous avons opté pour Max Milner, qui s'approprie les outils de la psychanalyse au profit de la littérature: «L'écriture et l'intuition est ici fondamentale (...), les brèches où le sens travaille et prolifère, où se trahissent les mouvements profonds de l'individu comme de la société»⁽³⁾. Son approche consiste en un décèlement des failles au niveau discursif et scriptural qui traduisent la pensée et le comportement de la personne dans et envers sa société. Dans cette optique, nous recherchons les balbutiements inconscients de l'écrivaine, nous la dévoilerons dans ses moments de transition de la réalité à l'imaginaire.

1-Le journal intime voix de Soi

L. Slimani a choisi une forme d'expression personnelle pour dire une réalité vécue, le journal intime, appelé aussi journal d'écrivain qui est distinctif du journal littéraire sont apparus concrètement en littérature à la fin du XIXe et début du XXe siècle, dont l'usage s'est imposé dans le discours critique⁽⁴⁾. Leur emploi est différent, pour Michel Brand «le journal d'écrivain est une forme peu contrainte»⁽⁵⁾, il a une écriture spécifique, privée, fragmentaire à l'image de la réflexion de notre écrivaine qui passe d'un sujet à un autre, d'une vision individuelle, personnalisée à une autre, publique, d'un vécu à un imaginaire.

Son journal est un «récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité»⁽⁶⁾. Cette transcription est particulière puisqu'elle dévoile le côté psychologique, intellectuel et trace un itinéraire de vie marqué par des moments de force, mais aussi de faiblesse. Il constitue une durée d'écriture constituant une fuite de la réalité et un ancrage de cette réalité. L'écrivaine en optant pour ce genre a établi un pacte avec son lecteur, elle se doit d'être fidèle lors de son confinement.

Le rapport à cette écriture est triple, nous avons la femme, cette mère de famille qui vit la pandémie et le confinement, la conception de l'écrivaine qui a opté pour le témoignage en

écrivain sa réalité et la narratrice qui va raconter. Ce trio complémentaire est la voix qui a tracé le journal de L. Slimani parfois une écriture réfléchie, et d'autres fois impulsive, même inconsciente qui surgit à ses moments d'angoisse et d'incertitude.

2-De la pandémie au confinement de l'Autre

L'écrivaine Leila Slimani débute son journal par cette confession: «je n'ai pas trouvé le sommeil» (jour 1). Elle décrit comment cet état l'a basculée d'une vie active à un état passif: «Il y a une semaine, je faisais encore la promotion de mon dernier roman»⁽⁷⁾, mais ce choc spatio-temporel lui a fait découvrir un autre mode de vie, à avoir une vision différente sur le contemporain et sur les comportements humains.

Dans le premier billet daté du 18 mars 2020 à 21h08, intitulé : «J'ai dit à mes enfants que c'était un peu comme dans la Belle au bois dormant», l'écrivaine s'installe dans un monde qui n'a aucun rapport avec la réalité «Tout s'est arrêté. Comme dans un jeu de chaises musicales. Le refrain s'est tu, il faut s'asseoir, ne plus bouger. Un, deux, trois, soleil. Tu as perdu, il faut recommencer. D'un coup, le manège a cessé de tourner»⁽⁸⁾, «nous voilà cloîtrés, calfeutrés. Puisque jamais l'avenir n'a paru aussi incertain»⁽⁹⁾.

Ce sont ces expressions qui annoncent le confinement, mais n'y croyant pas ou refusant de vivre cette réalité, elle emploie un jeu de mots comparable au jeu des chaises des enfants où ces derniers tournent à l'image du manège, mais aussi de la terre, or, subitement tout s'est arrêté à cause du virus. Cet arrêt suggère implicitement la mort, le retrait de la vie où toute animosité est suspendue.

Aussi, l'expression «Un, deux, trois» renvoie à une comptine populaire et «Un, deux, trois soleil» renvoie à un film de Bertrand Blier, à une chanson de Zazie, un album de Faudel, Khaled et Rachid Taha. Elle annonce dans ce premier billet son installation dans un univers parallèle à la réalité, un univers fantastique qui dénote de son refus de cette réalité imposée. Ce rejet inconscient constitue une fuite vers un univers imaginaire qui converge avec son désir d'extériorisation de la réalité et enseigne sur le choc qu'elle a subi à cause de ce chamboulement existentiel.

Le deuxième billet, publié le 20 mars 2020 à 18h28, l'écrivaine l'a intitulé : «En ces temps de solitude et de mélancolie, Francis Scott Fitzgerald est un merveilleux compagnon» où elle fait allusion à une lettre reçue d'un ami américain où il est question d'un romancier américain des années 20, Francis Scott Fitzgerald qui était installé au sud de la France quand le pays était en quarantaine à cause de la grippe espagnole, les morts se comptaient par milliers. Elle écrit «dans cette lettre, adressée à une certaine Rosemary, l'auteur a ce ton léger qu'on lui connaît, cette délicieuse distance qui fait le charme de son œuvre. Il observe les feuilles mortes dont le bruit, en tombant, lui rappelle des notes de jazz. Il contemple la rue et les places vides, la ligne des nuages à l'horizon et concentre son attention sur une lumière lointaine, en souhaitant des jours meilleurs»⁽¹⁰⁾. Cet énoncé se rapproche du journal de Leila Slimani qui a utilisé le même ton léger, sans apitoiement, le même cadre la campagne. Ensuite, elle informe son lecteur que la source de la lettre est fautive et le vrai auteur est Nick Fanelle, ce document a circulé sur les réseaux sociaux partagé entre les amis comme un baume de bonheur. Cette information est donnée par l'écrivaine après une recherche. En ce temps de maladie et de morts qu'elle pourrait être l'importance de cette information diffusée à un lectorat qui vit sous la peur et la menace du virus? Ce second jour de confinement, est marqué par l'ouverture et son détachement de la réalité, elle cherche à divertir son public sans aucune considération pour la réalité que le monde subit.

Le troisième billet publié le 22 mars 2020 à 6h00, intitulé: «En prison, "Le Comte de Monte-Cristo", maître de l'évasion, remporte tous les suffrages». Cet écrit marque le cinquième jour de confinement. Nous le qualifions de détresse de l'écrivaine puisqu'il dévoile son état psychologique à travers une écriture qui exprime son angoisse la poussant à aller vers l'autre le dominé qui pâtit d'un double confinement, il s'agit des personnes emprisonnées et la surpopulation carcérale. Son choix est justifié par son rôle de marraine de l'association «lire pour en sortir» dont son objectif est de fournir des livres et de proposer un accompagnement

pour les détenus. Ce rapprochement entre deux univers, le premier clos forme de punition et le second ouvert, mais clos, à cause du virus, par prévention, ce parallélisme est une forme de soulagement que l'écrivaine a construit pour son réconfort moral.

L'enfermement a toujours existé sous plusieurs formes, pour renforcer cette idée, elle joint la suspension des visites au parloir à la fermeture des écoles et des bibliothèques, afin d'ancrer et même faire vivre au lecteur le sentiment d'isolement individuel et social. Cet aspect présentatif de la situation ne dépasse pas le seuil de l'image proposée, or le rôle d'un écrivain est de faire comprendre, suggérer, expliquer à son lecteur, L. Slimani est tellement obnubilée par ce confinement qu'elle oublie d'être écrivaine.

Pour renforcer cette réalité, elle s'appuie sur une autre image microcosme de la société cloisonnée, en donnant l'exemple d'une personne isolée à cause d'une maladie, Maryse témoigne *«Vers 40 ans, je suis tombée malade, un cancer. J'ai été enfermée pendant plusieurs jours en chambre stérile, sans aucun contact avec un autre être humain. Cette solitude, vertigineuse a été un moment marquant pour moi»*⁽¹¹⁾. Ce passage d'une image à une autre montre une instabilité réflexive où l'écrivaine a abordé différents confinements: enfermement comme punition, curatif, préventif (Covid), cherchant à alléger ce confinement et à le généraliser à différentes situations et catégories sociales.

Le quatrième billet date du 24 mars 2020 à 15h44, intitulé *«Ce qui compte alors, c'est peut-être la bonté, qui préserve les cœurs, nous protège du sentiment de l'absurde»*, l'écrivaine le débute ainsi *«Ce qui compte alors, c'est peut-être la bonté, qui préserve les cœurs, nous protège du sentiment de l'absurde»*⁽¹²⁾. Ce sentiment de l'absurde peut être causé par le confinement dû à un virus non-maîtrisé, mais l'écrivaine met l'accent sur le partage où plusieurs personnes confinées cherchent comment donner un sens à leur vie lors de cet enfermement. Elle donne l'exemple d'Yves qui prend des photos à partir du balcon de son appartement, de Gaia qui est enfermée seule et tient un journal. Elle confie à l'écrivaine quelques pages de son carnet *«Tout ce que tu avais et que tu croyais gagner est d'un coup suspendu et – c'est ce qui est pire – sans savoir jusqu'à quand. La queue échelonnée au supermarché est un moment pour échanger un sourire avec la personne devant toi et ce sourire recouvre un rôle important dans ta journée, car il était réel, il s'est passé exactement devant toi, pendant que tu vivais»*⁽¹³⁾. Ce qui est marquant dans ses propos est le sourire d'une personne anonyme qui te prouve que tu vis toujours et tu existes aux yeux de l'autre. Cet état décrit la douleur de la solitude lors du confinement qui n'était pas ressentie avant, malgré la distanciation, on réalise dans cette situation que les choses les plus simples du quotidien nous manquent. Gilles, un autre cas, a pris un congé sabbatique grâce au confinement, il voulait écrire des romans policiers.

L'écrivaine présente des tranches de vie de personnes différentes qui partagent la même réalité et cherchent des subterfuges pour l'accepter, cherchant ainsi à justifier son choix d'écrire. Elle se projette ensuite dans le futur, (50 ou 100 ans après) et s'inquiéter de l'image que les générations futures se feront de nous. Elle dit *«Et je me demande ce que nos descendants penseront des hommes que nous avons été. Quelle image ils se feront de cette époque où la vie, comme une vague, s'est retirée du monde. Ils découvriront sans doute que nous n'avons pas été plus héroïques que d'autres, que nous nous sommes débattus, que nous fûmes à la fois sublimes et minables»*⁽¹⁴⁾. Sa projection dans le futur exprime son angoisse, où cet acte fonctionne comme un processus de protection, *«un mécanisme de défense inconscient par lequel le sujet projette sur autrui les craintes et les désirs qu'il ressent comme interdits et dont la représentation consciente serait chargée d'angoisse ou de culpabilité ; elle participe à la constitution des phobies dans la névrose et du délire dans la psychose»*⁽¹⁵⁾. Sa réflexion paradoxale dénote de cette inquiétude jusqu'à l'angoisse et la culpabilité de l'image rapportée par l'Histoire, sa pensée n'est pas en adéquation avec la réalité puisque l'humanité qui pourrait être décimée à cause de la Covid, ne cherche pas à se projeter dans le futur lointain alors que le présent reste incertain.

Dans le cinquième billet publié le 29 mars 2020 à 16h09, intitulé: «L'expérience du confinement, de l'enfermement, de l'immobilité fait partie de l'histoire des femmes», elle commence sa page de journal par une réflexion sur la femme, cet être qui est de nature sédentaire, elle écrit: «*Au premier abord, les femmes semblent confinées. La sédentarité est une vertu féminine, un devoir des femmes liées à la terre, à la famille, au foyer. Pour Kant, la femme est la maison. Le droit domestique assure le triomphe de la maison ; il enracine et discipline la femme, en abolissant tout désir de fuite.*» (16). Michelle Perrot, Dans son *Histoire des femmes*, aborde le rapport des femmes à la mobilité» (16). La femme, raconte-t-elle, est un être sédentaire dont l'existence est marquée par l'attente. Penelope attend Ulysse, comme les jeunes filles vierges attendent un homme qui vienne les délivrer et leur permettre d'accomplir leur destin. Les femmes sont «au foyer», elles doivent être «là» pour leurs enfants. Elles sont un point d'ancrage, un repère immobile tandis que l'homme, lui, est toujours attiré par le dehors. Les affaires du monde l'appellent. L'homme fait de la politique, il fait la guerre, il fait tourner le monde» (17). Ce billet traduit un autre contexte qui renvoie aux origines de l'écrivaine, cette image de la femme sédentaire revient au siècle passé et à une autre société que celle qui l'a accueillie. Cette réflexion est discriminatoire et dévalorisante envers le rôle qu'elle joue, cette image de la femme éternellement confinée «Entre ces quatre murs, la vie des femmes est invisible, éternelle répétition de tâches quotidiennes qu'on ne voit même plus. Nourrir, soigner, laver des vêtements, bercer un enfant. Enfermée dans un lieu, la femme l'est aussi dans le silence puisque sa parole n'est pas vouée à être entendue» (18). Cette réflexion renvoie au paradoxe avec le mode de vie de Leila Slimani et même les sociétés maghrébines où la femme n'est plus aussi sédentaire, en plus de son décalage entre réalité/pandémie, elle porte un jugement précaire sur la femme. Cette atemporalité discursive montre son refus de la réalité actuelle et son retranchement dans le passé comme source de sécurité.

Le sixième billet date du 03 avril 2020, à 11h34, intitulé : «L'épidémie de coronavirus vient accentuer une tendance: nous touchons de moins en moins la peau de l'autre» que nous nommons nostalgie d'un passé proche, elle porte une réflexion sur la peau humaine, en abordant l'importance de se toucher où le contact permet la sécrétion de l'hormone du bonheur. Or, le confinement a engendré un éloignement concret, mais qui a permis de prendre conscience que cette forme d'existence existait avant la pandémie où l'homme est plus en rapport avec une machine, son micro-portable, son téléphone. Elle remet en cause le développement technologique qui a transformé nos vies. Cette idée confirme ce que nous avons avancé dans le cinquième billet.

Nos rapports artificiels à l'Autre, la pandémie n'a fait que les dévoiler et les confirmer. Pour concrétiser son idée Leila Slimani a présenté des exemples de la vie quotidienne «A la boulangerie, nous ne sommes plus étonnés de glisser notre argent dans une machine qui nous rend la monnaie, mais pas notre sourire» (19), «Même dans les boîtes de nuit, nous avons appris à danser seul, en regardant dans le vide, en faisant semblant de n'avoir besoin de rien ni de personne» (20). Ces images sont en opposition avec la réalité d'autant où en 1998 quand la France avait gagné la coupe du monde tout le monde s'embrassait, la question implicite que l'écrivaine pose est: pourquoi l'homme a tant changé? Car la technologie a pris le pas sur le sentiment, la vie naturelle, la réunion de famille et d'amis. Donc, le confinement n'a fait que concrétiser et confirmer la vie artificielle de l'être humain, implicitement, elle dit aux lecteurs pourquoi souffrir du confinement ? Le journal de Leila Slimani nous dévoile que d'un côté, nous vivions un confinement par choix, et d'un autre côté, ce confinement imposé nous fait découvrir l'importance de l'autre et de la vie que beaucoup de facteurs ont modifié.

Son journal est une remise en question de la vie humaine et sociale, même s'il porte certaines contradictions, l'écrivaine pousse son lecteur à réfléchir au sens qu'il attribue à son existence et l'incite à la changer, après la pandémie.

3. L'écriture du confinement

L'écriture est une voix qui permet à l'écrivain de dire ses idées, de se dévoiler et de prendre position par rapport à son milieu social, la/sa réalité. Le journal «est le genre littéraire le plus social», en ce temps de confinement, il permet à l'écrivain de dire deux choses «l'évidente fonction testimoniale, celle qui veut montrer les temps noirs»⁽²¹⁾. Et pour Catherine Bogaert et Philippe Lejeune «le journal personnel [est cette] série de traces datées»⁽²²⁾ qui permet de concrétiser la réalité, le vécu d'une personne pour différentes raisons personnelles ou pour témoigner d'une réalité. L. Slimani a opté pour ce «genre» développant une écriture diariste qui trace le portrait de l'écrivaine, «ce geste inaugural»⁽²³⁾ est la porte de l'intime et de l'inconscient. Elle a choisi pour son lecteur des mots simples qui décrivent le quotidien d'une famille confinée. Cette situation lui a permis ou l'a obligée à se dévoiler, à se dire en jouant à l'écrivaine bourgeoise qui n'est pas affligée par la pandémie et le taux de mortalité. Son épanouissement prouve son acceptation du confinement qui est vu comme une opportunité.

Dans son Journal, elle a opposé deux espaces réel de son semblant confinement et imaginaire, fantastique à l'image du conte où elle narre son quotidien. Elle vit un isolement positif, féérique même qui lui a permis d'écrire, de tisser des relations. La question est quelle réaction va avoir un lecteur privé presque de la vie devant cet écrit imaginaire ? Cette question reste ouverte, puisque son écriture dénote son rejet de la réalité, et fuyant le monde malade pour un univers imaginaire construit dans une maison de compagne. «La lecture est un voyage immobile, une évasion temporaire hors de notre prison, une errance où rien ne saurait nous brider»⁽²⁴⁾. La lecture se rapporte à l'écriture où l'écrivaine, le second jour du confinement construit (écrit) son nouveau mode de vie qu'elle qualifie «d'expérience folle» et utilise le verbe «se réjouir», puisqu'elle vit le confinement sans restriction, elle écrit «Il m'arrive de passer des jours sans sortir de chez moi et quand je suis en pleine écriture d'un roman, je m'enferme pendant des heures d'affilée dans mon bureau. Je n'ai pas peur du silence ni de l'absence des autres»⁽²⁵⁾. «Le confinement ? Pour un écrivain, quelle aubaine ! Soyez certain que dans des centaines de chambres du monde entier s'écrivent des romans, des films, des livres pour enfants, des chansons sur la solitude et le manque des autres»⁽²⁶⁾. Ces expressions prouvent la distanciation qu'elle a prise par rapport à la réalité humaine. Cependant, s'il y a un rejet conscient de la réalité, son inconscient appréhende ce nouveau mode de vie, choisissant cette fuite vers l'imaginaire et son refuge dans l'écriture pour extérioriser sa peur que les mots et les expressions trahissent. Elle l'a déclarée dans son texte *comment j'écris* «pour ce qui est de la peur en littérature ou quand je crée, j'en distingue deux sortes. Il y a la peur d'écrire, c'est-à-dire d'écrire mal, de ne pas trouver mon sujet, de ne pas trouver mes personnages. Je ressens donc une forme de peur au moment de m'asseoir à mon bureau, mais je n'ai pas du tout peur de ce que j'écris. Je n'ai pas du tout peur en matière de fonds ; c'est au contraire un espace de liberté, un espace d'affranchissement qui est absolument immense»⁽²⁷⁾. Cet énoncé confirme l'hypothèse qu'en se projetant dans le futur, elle cherche à se protéger dans l'urgence, et l'écriture constitue une protection et une voie d'existence.

Par cet acte scriptural, Leila Slimani dévoile sa culture, son éducation «L'espace public a longtemps été, et il l'est encore dans de nombreux pays, profondément hostile à la présence des femmes. Car si elles sont entre quatre murs, c'est aussi parce qu'on se méfie d'elles. A l'intérieur, la femme vit sous surveillance. A combien de jeunes filles dit-on: «C'est l'école et la maison»? On ne craint rien autant que la fille qui traîne, la fille des rues, qui erre sans but et qui met en danger sa vertu»⁽²⁸⁾. A partir de cette réflexion, nous nous posons la question est-ce qu'une personne quand elle est en situation d'enfermement, sa vraie nature ressurgit ?

Pour l'écrivaine, nous pensons qu'effectivement, elle revoit la vie des femmes de son pays et peut-être même de sa famille enfermées dans leur quotidien. Elle ne masque pas ses images qui émergent comme un film «Au Maroc, à certaines terrasses de café, on ne voit que des hommes. Un jour, je me souviens de m'y être assise, d'avoir allumé une cigarette et le patron, très gentiment, m'a demandé de m'installer à l'intérieur.» «Ça va me créer des histoires»

m'a-t-il dit»⁽²⁹⁾. Son écriture mémorielle sous la confiance, dénote de son refus de la réalité, elle décrit un monde merveilleux, son passé que le confinement lui a permis de revivre.

Mais pour accentuer cette distanciation avec le présent, l'imaginaire voie d'évasion est concrétisée par le choix du conte comme forme narrative «j'ai dit à mes enfants que c'était un peu comme dans la belle au bois dormant»⁽³⁰⁾. «Le refrain s'est tu, il faut s'asseoir, ne plus bouger. Un, deux, trois, soleil. Tu as perdu, il faut recommencer»⁽³¹⁾, (premier billet). Donc, le confinement subit avec ses aléas, ses restrictions, ses interdictions et ses privations par la population mondiale, est un moment de bonheur qui lui permet de vivre pleinement son activité d'écrivaine. Pensant être une personne singulière, spécifique que ce journal du confinement la propulse à un statut de supériorité, de distinction qui la démarquera de tous les hommes.

L'écriture de L. Slimani est une voix d'extériorisation, de témoignage qui a pris différentes formes pour construire un univers imaginaire, mais surtout a dévoilé une femme qui a peur du confinement en s'accrochant au passé et au monde fantastique des contes. Donc, est ce que les critiques qui ont remis en question son journal et ont cherché à détruire l'image de cette écrivaine est justifiée ? Puisque le confinement est une punition pour une catégorie de la société or, elle cherche à être différente et à prouver sa différence.

4. Un journal qui a soulevé des critiques...

Après la publication du premier billet le 18 mars 2020, Diane Ducret, romancière et essayiste, publie le lendemain (19/03/2020) une réaction au journal du confinement de l'écrivaine qu'elle a intitulé «la vie un peu trop rose de Leila Slimani»⁽³²⁾.

Elle lui oppose un récit cru sans romantisme où elle décrit les vieux, les petits salariés, les pauvres qu'elle désigne par «ceux qui n'ont pas de vie de secours»⁽³³⁾. Elle commence son écrit par la description de Paris «Je pourrais vous dire que depuis ma fenêtre, Paris n'a jamais été si belle depuis que les hommes l'ont désertée (...) Que les mouettes appelant le touriste sur l'île Saint-Louis au loin m'ont fait penser aux vacances d'été (...) j'ai songé à la *Joconde* prisonnière du Louvre, esseulée elle aussi, se languissant des regards émerveillés posés sur elle»⁽³⁴⁾. Les sentiments de solitude et d'isolement qui émanent de la description de Paris s'opposent au comportement de L. Slimani qui a tissé un réseau de connaissance à la même période.

Elle qualifie le confinement de «punition cosmique»⁽³⁵⁾. Elle raconte une réalité vécue par des milliers de gens et qui contredit le rêve dans lequel vivait Slimani «le lendemain matin, j'ai fait la queue pour accéder à un supermarché (...), j'avais peur, j'aurais voulu pouvoir rentrer chez mes parents, qu'on me dise que tout irait bien»⁽³⁶⁾, «j'ai vu aux informations de 13H des Parisiens quitter Paris pour leurs maisons de campagne, leur résidence secondaire. De préférence au bord de la mer. Les célibataires, les petits salaires, les banlieusards, les sans famille, les gens en somme, nous n'avons nulle part où aller. Nous n'avons pas de vie de secours»⁽³⁷⁾. Elle oppose à l'imaginaire de L. Slimani, une image véridique qui témoigne de la réalité, un cas de conscience qu'a vécu Diane Ducret qui a subi le confinement.

L. Slimani a construit un univers fictionnel qui est une fuite de la réalité dénotant de son refus de voir et de subir la souffrance, s'inventant un monde des contes où la beauté, le bonheur, le rêve contribuent à sa fuite. Cependant, D. Ducret rapporte la réalité voulant être fidèle à son lectorat, les gens qui n'ont pas de demeure secondaire, qui partagerait son écrit comme leur propre réalité, respectant le pacte entre l'écrivain et son lecteur.

Mais l'image de l'écrivain en vacances, telle que dessinée par Leila Slimani, n'est pas nouvelle, elle a été abordée par Roland Barthes en 1957, dans son ouvrage *Mythologies* où il a déterminé les signes de la culture, parmi ces signes: l'écrivain en vacances «bourgeoisie universalisante»⁽³⁸⁾ «Gide lisait Bossuet en descendant le Congo». Voici que ce qu'en dit Barthes: en accordant à l'écrivain des congés, on admet une prolétarianisation de sa situation. Comme tout le monde, c'est à dire comme les cadres et les ouvriers, les «écrivains sont eux aussi gens à prendre communément des vacances»⁽³⁹⁾. Or, cette normalisation est accordée avec parcimonie, puisqu'en vacances, il lit. Le partage des vacances de l'écrivain et du

prolétaire prend alors une autre nature. Tandis que l'un se repose, se prélassé, l'autre continue à produire, à travailler. L'écrivain, même en vacances, lit et produit toujours. C'est une façon de le sacraliser davantage, d'accentuer la différence de nature entre l'écrivain et le reste de la société bourgeoise. Ce procédé rhétorique est nommé: "vaccin"⁽⁴⁰⁾.

L. Slimani a développé cette même vision, elle a pris des vacances et vit un confinement positif, féérique même que cet état lui a permis d'écrire, de partager ce moment avec des personnes inconnues, au point de s'épanouir. La question est quelle réaction va avoir un lecteur privé presque de la vie devant cet écrit imaginaire ?

John Faerber, dans la revue *Diacritik* qualifie le journal «d'indécence» «Le loisir du confinement, l'ennui dans le confinement, le confinement est, hélas, tout aussi terrible qu'il soit, un privilège de classe, un loisir visiblement comme le suggère Leïla Slimani qui, visiblement, ne se rend hélas compte de rien, s'engouffrant dans l'écriture d'un Journal du confinement qui fera d'elle ce dont elle rêve depuis longtemps et dont chacun de ses livres est la promesse déçue: une écrivaine»⁽⁴¹⁾.

Une autre critique du même auteur qui qualifie «ce Journal d'une médiocrité retentissante»⁽⁴²⁾, «C'est un exercice comme retardé d'admiration, mais aussi la constitution d'une figure sociale de l'écriture: c'est un moment où s'exhibe, plus qu'ailleurs, un «train de vie»⁽⁴³⁾, «Mais Leïla Slimani veut écrire son Journal pour rejoindre l'image qu'elle veut croire être d'elle: celle d'un écrivain»⁽⁴⁴⁾. «Elle ne voyage pas autour de sa chambre, mais autour de son nombril où marécage insoupçonné, elle finit par se noyer»⁽⁴⁵⁾. Son journal est une «comédie bourgeoise de l'écriture»⁽⁴⁶⁾. Cette critique montre que Slimani au lieu de promouvoir ses écrits s'est enlisée dans une voie sans voix étant donné elle n'a pas joué le rôle de l'écrivaine à l'écoute de sa société et de son lectorat, mais une supériorité sociale à émerger de son journal

Conclusion

Le journal de L. Slimani a dévoilé un autre confinement, celui de l'écrivaine et d'une certaine catégorie sociale, qui se considère bourgeoise. Malgré son parcours marqué par les réussites, son écrit l'a basculée d'une écrivaine «adulée à une femme de lettres décriée».

Dans son journal, elle a développé un double Moi, un Moi conscient de l'écrivaine pensant satisfaire ses lecteurs, témoignant d'une réalité à l'image de beaucoup d'écrivains et un Moi inconscient dont le centre d'intérêt est elle-même, elle le sous-entend dans cette déclaration: «J'aime la solitude et je suis casanière. Il m'arrive de passer des jours sans sortir de chez moi et quand je suis en pleine écriture d'un roman, je m'enferme pendant des heures d'affilée dans mon bureau. Je n'ai pas peur du silence ni de l'absence des autres. Je sais rester en repos dans ma chambre. Je ne peux écrire qu'une fois mon isolement protégé. Le confinement ? Pour un écrivain, quelle aubaine !»⁽⁴⁷⁾. De cet inconscient a émergé sa culture de femme maghrébine marocaine qui veut défendre les femmes de son pays en éternel confinement. Dans ce rapport, apparaît le duel du Moi individuel et social, du conscient et de l'inconscient, de la réalité et de l'imaginaire. Toute son écriture est binaire construisant une double réalité vécue et érigée. Cette situation traduit le refus de l'écrivaine de vivre cette réalité qui a utilisé le journal pour fuir et «se fuir».

Références

- 1- L. Slimani, «Journal du confinement», Journal *Le Monde*, mars2020.
- 2- U. Eco, *Les limites de l'interprétation*, p 300.
- 3- M. Milner, *Du visible à l'invisible, tome1*, pp 8-9.
- 4- M.Brand, *Journal littéraire et journal d'écrivain aux XIXe et XXe siècles. Essai de définition*, pp 21-31.
- 5- Idem.
- 6- P Lejeune, *Le Pacte autobiographique*,p 14.
- 7- <http://www.lemonde.fr/idees/article/18/03/2020>, p 1.
- 8- Idem.
- 9- Ibid.
- 10- <http://www.lemonde.fr/idees/artice/20/03/2020>, p 8.

- 11- <http://www.lemonde.fr/idees/artice/22/03/2020> pp 7-8.
- 12- <http://www.lemonde.fr/idees/artice/24/03/2020>, p 5
- 13- Idem.
- 14- Ibid, p 6
- 15- <https://www.universalis.fr/encyclopedie/projection-psychanalyse/>.
- 16- <http://www.lemonde.fr/idees/artice/29/03/2020>, p 8.
- 17- Idem, p 4.
- 18- Ibid. p 4.
- 19- <http://www.lemonde.fr/idees/artice/03/04/2020>, p 3.
- 20- Idem.
- 21- J. Faerber, «le journal de confinement de Leila Slimani est un conte cruel» in *Diacritik*, p 22.
- 22- C. Bogaert et P. Lejeune, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, p 31.
- 23- M.Brand, *Journal littéraire et journal d'écrivain aux XIXe et XXe siècles. Essai de définition*, pp 21-31.
- 24- <http://www.lemonde.fr/idees/artice/29/03/2020>, p 4.
- 25- <http://www.lemonde.fr/idees/artice/18/03/2020>, p 2.
- 26- Idem.
- 27- L. Slimani, *Comment j'écris*, pp 10-11.
- 28- <http://www.lemonde.fr/idees/artice/29/03/2020>, p 4.
- 29- Idem.
- 30- <http://www.lemonde.fr/idees/artice/18/03/2020>, p 1.
- 31- Idem.
- 32- D. Ducret, «la vie un peu trop rose de Leila Slimani»,
- 33- D. Ducret, «la vie un peu trop rose de Leila Slimani», p 9.
- 34- Idem, p 14.
- 35- Ibid, 10.
- 36- Ibid, p 11.
- 37- Ibid.
- 38- R. Barthes, *Mythologies*, p 13.
- 39- Idem.
- 40- Ibid.
- 41- J. Faerber, «le journal de confinement de Leila Slimani est un conte cruel» in *Diacritik*, p 22.
- 42- Idem.
- 43- Ibid.
- 44- Ibid, p 23.
- 45- Ibid.
- 46- Ibid, p 25.
- 47- https://www.lemonde.fr/idees/artice/2020/03/18/le-journal-du-confinement-de-leila-slimani-jour-l-j-ai-dit-a-mes-enfants-que-c-etait-un-peu-comme-dans-la-belle-au-bois-dormant_6033596_3232.html.

Bibliographie

- Barthes Roland (1957), *Mythologies*, Paris: Seuil.
- Brand Michel (2009), *Journal littéraire et journal d'écrivain aux XIXe et XXe siècles. Essai de définition*, p 21-31. Presses universitaires de Rennes. Url:<http://orcid.org/0000-0003-2914-5169>. Consulté le 07/09/2022.
- Bogaert Catherine, Lejeune Philippe (2005), *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris: Textuel.
- Ducret Diane (19/03/2020), «la vie un peu trop rose de Leila Slimani», URL: <http://diacritik.com/2020/03/19/le-journal--de-confinement-de-leila-slimani-est-un-conte-cruel/> consulté 20/09/2021.
- Eco Umberto (1992), *Les limites de l'interprétation*, Paris: Grasset.
- Faerber Johan (19 mars 2020), «le journal de confinement de Leila Slimani est un conte cruel» in *Diacritik*, URL: <http://diacritik.com/2020/03/19/le-journal--de-confinement-de-leila-slimani-est-un-conte-cruel/> consulté 20/09/2021.
- Lejeune Philippe (1996), *Le Pacte autobiographique*, nouvelle édition, Paris: Seuil.
- Milner Max (1988), *Du visible à l'invisible, tome1 Mettre En Images, Donner en Spectacle*, Mayenne: José Corti.
- Slimani Leila (2018), *Comment j'écris*, La Tour-d'Aigues, (France):Edition de l'Aube.

Slimani Leila, *Journal Le Monde*, (le lien vers les six textes), <https://www.lemonde.fr/signataires/leila-slimani/> Consulté le 20/09/2021.

Jossua Jean-Pierre, «Le journal comme forme littéraire et comme itinéraire de vie», dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques 2003/4 (Tome 87)*, pp 703 à 714 URL: <https://www.cairn.info/revue-des-sciences-philosophiques-et-theologiques-2003-4-page-703.htm>. consulté le 17/08/2022.

<https://www.universalis.fr/encyclopedie/projection-psychoanalyse/>. Consulté le 07/08/2022.

<https://www.universalis.fr/encyclopedie/projection-psychoanalyse/> Consulté le 17/08/2022.

https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/03/18/le-journal-du-confinement-de-leila-slimani-jour-1-j-ai-dit-a-mes-enfants-que-c-etait-un-peu-comme-dans-la-belle-au-bois-dormant_6033596_3232.html. Consulté le 20/09/2021.

<http://www.lemonde.fr/idees/article/18/03/2020>, consulté le 06/08/2021.

<http://www.lemonde.fr/idees/article/20/03/2020>, consulté le 06/08/2021.

<http://www.lemonde.fr/idees/article/22/03/2020>, consulté le 06/08/2021.

<http://www.lemonde.fr/idees/article/24/03/2020>, consulté le 06/08/2021.

<http://www.lemonde.fr/idees/article/29/03/2020>, consulté le 06/08/2021.

<http://www.lemonde.fr/idees/article/18/03/2020>, consulté le 06/08/2021.